

La mise en exposition comme pratique et objet de recherche en anthropologie

Benoît de l'Estoile, anthropologue, est directeur de recherche au Centre Maurice Halbwachs (CMH, UMR8097, CNRS / EHESS / ENS Paris) et professeur attaché à l'École normale supérieure. Il a travaillé sur les savoirs et les politiques de la différence dans les mondes coloniaux et post-coloniaux, notamment dans les musées. Il enquête sur les transformations des mondes populaires au Brésil. Il coordonne actuellement, au sein du Labex Tepsis, le projet « Oikonomia, une anthropologie politique de la maison ».



« J'ai passé 18 ans à travailler ici », Bau Presidente. Bannières-portraits, exposition *Nous sommes devenus des personnes*, ENS Paris, juin 2003 © ENSAD

Les diverses disciplines des sciences humaines et sociales entretiennent avec les musées et les expositions des relations variées. Ainsi, philosophie, sociologie et science politique n'ont pas été organiquement liées au musée, même si elles le prennent parfois comme objet. Les musées étant souvent tournés vers le passé, nombreux sont les historiens qui s'y intéressent. Comme l'histoire de l'art, l'anthropologie est en grande partie née au musée. S'inscrivant dans la continuité des musées d'histoire naturelle, les musées ethnographiques ont été créés au XIX^e siècle, avant tout comme des lieux d'accumulation et de classement de matériaux pour les savants et de mise à disposition pour l'étude. C'est cette ambition encyclopédique qu'exprime la notion de « musée-laboratoire », revendiquée tant par le Musée de l'Homme que par le musée des Arts et Traditions Populaires (ATP), Créés tous deux en 1938 pour être ce qu'on appellerait aujourd'hui de « grands

équipements de recherche » structurant la discipline, le premier avait pour mission de constituer les « archives totales de l'Humanité » (Griaule) et le second de développer « l'ethnologie de la France »¹.

Comme pour les musées d'histoire naturelle, la recherche s'est, depuis, largement déplacée hors des musées, vers l'université et les organismes de recherche comme le CNRS ou l'IRD. L'anthropologie a perdu dans les années 2000 ses deux grands musées : les collections ethnographiques du Musée de l'Homme ont rejoint le Musée du quai Branly (inauguré en 2006), tandis que celles des ATP sont parties à Marseille, au Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM), ouvert en 2013. Un « nouveau Musée de l'Homme », partie intégrante du Muséum, a rouvert en 2015.

1. Voir Blanckaert C. (dir.) 2015, *Le Musée de l'Homme, histoire d'un musée laboratoire*, Artlys/Muséum national d'Histoire naturelle.



Seu Gildo, Dona Morena et Seu Zeca visitent l'exposition *Nous sommes devenus des personnes* dans le musée local. Seu Zeca est à côté de la photographie le montrant en train de construire sa maison © B. de L'Estolle, 2006.

C'est sur fond de ces transformations importantes que se sont développés, depuis les années 2000, de nouveaux questionnements sur les rapports entre recherche en sciences sociales et musées. J'aborderai ici ses deux versants, à partir de ma propre expérience : d'un côté, la mise en exposition des enquêtes ; de l'autre, les enquêtes sur les musées et la mise en exposition.

Une exposition laboratoire : *Nous sommes devenus des personnes*

De même que l'écriture d'un article n'est pas réductible à la diffusion d'un savoir préexistant, mais participe de la construction de celui-ci, mettre en exposition une enquête n'est pas donner une forme à un fond qui serait déjà préexistant : elle implique un triple processus de mise en ordre, de mise en forme et de mise en espace.

De 2001 à 2003, j'ai participé, au sein d'une équipe réunissant chercheurs et étudiants de l'École normale supérieure et étudiants en Arts Déco (École nationale supérieure des arts décoratifs), à la réalisation d'une exposition, *Nous sommes devenus des personnes. Nouveaux portraits du Nordeste brésilien*, à partir d'une enquête de terrain collective franco-brésilienne réalisée au Nordeste du Brésil entre 1997 et 1999². Nous y avons étudié, dans la région des grandes plantations de canne à sucre au Sud de Recife, un mouvement d'occupations de terres, associé à une politique de « réforme agraire » menée par le gouvernement brésilien, donnant à un certain nombre d'individus et de familles la possibilité nouvelle d'avoir accès à une terre et à une maison et, donc, d'« être chez soi ».

On pourrait parler ici d'exposition-laboratoire, dans la mesure où nous voulions expérimenter des solutions à la fois intellectuelles et visuelles pour rendre compte non pas d'une culture statique — comme le faisaient les expositions ethnographiques du passé — mais du passage d'un monde vécu à un autre, dans une situation de transformation sociale rapide, tout en respectant la pluralité des points de vue. Le titre reprenait les paroles d'un bénéficiaire de la redistribution des terres, expliquant ce qui a changé dans sa vie : « Nous sommes devenus des personnes », c'est-à-dire des « êtres humains », ce qui a un sens fort dans cette région marquée par l'esclavage où les travailleurs de la terre, le plus souvent d'ascendance amérindienne ou africaine, étaient soumis à un fort mépris social. La présentation de portraits photographiques, individuels, identifiant les personnes par la façon dont elles étaient appelées localement (prénom ou surnom), traduisait visuellement cette fierté nouvelle. Des extraits d'entretien soulignaient qu'en anthropologie, la parole des acteurs est centrale : ceux-ci ne sont pas de simples « objets d'enquête » ou les sujets muets de photographies offertes au regard du visiteur, mais des interlocuteurs.

Cette expérience était enrichie par le fait qu'en parallèle, l'anthropologue brésilienne Lygia Sigaud préparait, à partir de la même enquête collective mais avec d'autres choix intellectuels et artistiques, une importante exposition, *Lonas e Bandeiras em Terras Pernambucanas* (« bâches noires et drapeaux rouges dans les terres du Pernambouc »), au Musée national de l'université de Rio de Janeiro (à la fois muséum d'histoire naturelle et musée ethnographique).

L'exposition a exploré des questions qui ont fait par la suite l'objet

2. Pour une présentation plus détaillée, voir [le site de l'exposition](#) présentée à l'ENS Paris en 2003 et à l'université de Dijon en 2005.

de programmes de recherche. Ainsi, un axe de l'exposition réalisée en 2003, inspiré par nos interlocuteurs, portait sur les habitations : pour eux, qui avaient le plus souvent habité « chez les autres » dans les plantations sucrières ou les périphéries urbaines, accéder au programme de réforme agraire signifiait la possibilité non seulement d'accéder à une terre, mais surtout d'être « chez soi ». Plus récemment, ce thème a inspiré un projet de recherche³.

Continuant par la suite mes enquêtes dans la même région, j'ai pu organiser la présentation, dans le modeste musée local, de photographies d'abord exposées à la Maison des sciences de l'Homme Paris (actuelle FMSH) en 2000. Une exposition « ethnographique » présente à un public lointain une réalité qui lui est radicalement étrangère. Transportée quelques années plus tard sur le lieu de l'enquête, elle devient une exposition sur un moment de l'histoire locale, présentant des personnages familiers. Exposer des portraits de paysans pauvres dans l'ancien bâtiment de l'Intendance, où figuraient au mur des photographies de maires ou d'ecclésiastiques, constituait une rupture symbolique.

L'expérience de réalisation d'une exposition, obligeant à prendre la mesure des contraintes matérielles, institutionnelles et personnelles, permet de saisir concrètement à quel point des problèmes apparemment d'ordre « technique » mettent en jeu des choix intellectuels, éthiques, voire politiques.

Enquêter sur les musées et la mise en exposition

Cette expérience a nourri en retour les questionnements sur les mises en exposition qui l'avaient inspirée. Le débat autour de l'ouverture du musée du quai Branly était polarisé par une opposition entre une approche « scientifique » — revendiquée par les défenseurs du Musée de l'Homme, insistant sur la mise en contexte — et une approche « esthétique », liée à la notion d'Arts premiers. Une démarche associant historicisation (mobilisant histoire coloniale, histoire des sciences et histoire des expositions) et comparaison (en regardant les transformations de ce type de musées dans d'autres contextes) a permis de montrer comment ces diverses façons de mettre les autres en musée s'ancrent dans le passé colonial et d'explorer de nouvelles voies muséographiques.

L'ouvrage *Le Goût des Autres. De l'exposition coloniale aux Arts premiers*⁴ a contribué, avec d'autres travaux, à faire prendre conscience dans le monde des musées français des enjeux politiques, en particulier de l'importance de réfléchir aux héritages coloniaux.

Le sens des collections ethnographiques s'est transformé. Si le paradigme de la collecte dans une visée encyclopédique est devenu obsolète, ces collections ont acquis d'autres significations, artistiques et patrimoniales. Les recherches sur la provenance des objets, sur leurs parcours depuis les lieux où ils ont été fabriqués, jusqu'aux musées où ils sont montrés, sont essentielles. Les photographies, autrefois collectées comme fournissant des données objectives sur la réalité ethnographique. Elles sont aujourd'hui considérées comme des documents historiques sur des formes multiples de la rencontre coloniale ou comme ayant une valeur patrimoniale pour les descendants (directs ou revendiqués) des personnes qui figurent sur les photographies.

Les musées face aux héritages coloniaux

L'actualité des demandes de restitution à leurs « groupes d'origine » de « restes humains » ou d'objets pillés risque de dissimuler les enjeux de la réappropriation et des modalités de partage des héritages coloniaux entre les divers héritiers présumés. C'est à ces questions que se consacre le séminaire collectif « Réécrire le passé colonial : enjeux contemporains des collections de musée » (EHESS / ENS / INHA / Paris 1 / Paris 8). Il s'appuie sur un projet de recherche franco-allemand piloté par le Centre Maurice Halbwachs (CMH, UMR 8097, CNRS / EHESS / ENS Paris) et la Humboldt Universität à Berlin, qui bénéficie d'un financement du Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne (CIERA). Ce séminaire suscite l'intérêt tant des professionnels des musées que de nombreux étudiants. Il sera associé à une école d'été en juillet 2018 destinée à des doctorants français et des étudiants de l'École du Patrimoine Africain, à Porto Novo, au Bénin.

Un des enjeux des études de musée, c'est la possibilité de contribuer à la réflexion sur les modalités d'exposition. L'histoire du musée et des collections apparaît dès lors non plus comme une activité annexe (d'ordre historique et mémoriel), mais comme possédant un caractère central pour le musée lui-même. Elle constitue en effet une condition de possibilité de la compréhension par le visiteur de ce qu'est le musée et aussi, potentiellement, d'une prise de distance critique par rapport à lui.

Les enquêtes sur les pratiques de collecte et d'exposition contribuent ainsi à transformer les pratiques contemporaines de mise en exposition, dans la mesure où les musées intègrent de plus en plus la dimension réflexive. Partir du parcours des objets, depuis la société où ils ont été fabriqués jusqu'au musée où ils sont exposés, permet de comprendre et d'analyser les rapports entre les sociétés européennes et les autres au cours de l'histoire. Les histoires d'objets, nouées à celles des personnes et des groupes qui les ont créés, faits circuler, regardés, constituent un moyen privilégié de faire percevoir aux visiteurs la multiplicité et la complexité des liens passés et présents entre l'Europe et les hommes et femmes des autres continents.

contact&info

► Benoît de l'Estoile,
CMH
blestoile@gmail.com

3. Projet « Oikonomia. Une anthropologie politique de la maison » financé par le Labex Tepsis.

4. De l'Estoile B. 2010, *Le Goût des Autres. De l'exposition coloniale aux Arts premiers*, Flammarion.